

[AccueilRevenir à l'accueilCollection Boite_016 | Préparation des AnormauxCollectionBoite_016-3-chem | Révolution. Procès du roi. \[rayé : R. Législation ... ?\] Item\[Henri Plard, La sainteté du roi - suite\]](#)

[Henri Plard, La sainteté du roi - suite]

Auteur : Foucault, Michel

Présentation de la fiche

Coteb016_f0201

SourceBoite_016-3-chem | Révolution. Procès du roi. [rayé : R. Législation ... ?]

LangueFrançais

TypeFicheLecture

RelationNumérisation d'un manuscrit original consultable à la BnF, département des Manuscrits, cote NAF 28730

Références éditoriales

Éditeuréquipe FFL (projet ANR *Fiches de lecture de Michel Foucault*) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Droits

- Image : Avec l'autorisation des ayants droit de Michel Foucault. Tous droits réservés pour la réutilisation des images.
- Notice : équipe FFL ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Notice créée par [équipe FFL](#) Notice créée le 18/03/2021 Dernière modification le 23/04/2021

(Zónaras, compilateur mort vers 1130, auteur d'un *Chronicon* qui va de la création à l'année 1118). La substance de leur récit avait passé dans les fameux *Annales ecclesiastici* du Cardinal Baronius, seul garant que cite le XVII^e siècle, la même place que les Centuries de Magdeburg chez les luthé- Jésuite Simon, ce qui se comprend : Baronius tient, dans le catholicisme du riens; que Simon se réfère à lui ne signifie pas, bien entendu, qu'il ignorait Cedrenus et Zonaras; au reste Simon interprète sa source beaucoup plus librement que le Silésien, très scrupuleux sur ce point. Le « Leo Armenus » de Simon a été joué pour la première fois à Rome, à l'occasion du carnaval de 1645, mais, dit l'édition princeps (1656) la pièce a été « iterum ac saepius exhibita semperque approbata » et les concordances entre le texte de Gryphius et celui du Jésuite sont telles qu'on admet, très généralement, que Gryphius a eu l'occasion de voir la pièce lors de son séjour à Rome, de janvier à mai 1646. La tragédie de Gryphius était terminée le 31 octobre 1646 et a été imprimée en 1650, six ans avant l'édition des cinq tragédies latines du Jésuite, dont la préface confirme que « Leo Armenus » n'avait pas été publié auparavant. Fait frappant : bien que la matière de la tragédie provienne presque entièrement de Cedrenus et soit en gros identique à celle du « Leo Armenus » de Simon, Gryphius insiste énergiquement vers la fin de la préface sur l'originalité de son œuvre : « elle a beau ne pas avoir été conçue par Sophocle ou Sénèque, elle est de nous », et de citer le fier distique d'un poète italien :

« Das Haus ist zwar nicht gross, doch kenn't es mich allein;
Es kostet Fremde nichts, es ist nur rein und mein ».

A quoi tend cette déclaration de principes ? On peut l'interpréter comme un avertissement à des lecteurs qui, ayant lu la tragédie du Jésuite, ou en ayant entendu parler, eussent soupçonné Gryphius de plagiat, faute de pouvoir comparer les deux textes. Et, de fait, c'est trop peu de dire que la tragédie de Gryphius diffère de celle de Simon : elle en reprend la donnée, elle en retourne l'interprétation.

Joseph Simon (1594-1671, à qui nous devons cinq tragédies latines et des écrits polémiques) orne sa pièce, selon la coutume du drame jésuite, d'une action secondaire et de scènes comiques où intervient un miles gloriosus, un sarrasin du nom de Morocchus. Comédie, tragédie, danses même sont mêlées dans ce *Gesamtkunstwerk* somptueusement et ingénieusement mis en scène qu'était le drame jésuite. Simon utilise, pour révéler les intrigues de Michael Balbus, la technique shakespearienne du *play in the play*, qui permet à l'empereur de démasquer son général rebelle; et l'auteur de mêler à la trame de son histoire deux scènes de la vie d'Alexandre, dont l'une, bien entendu, tend à l'édification du public (meurtre de Clitus et mise en garde contre la toute-puissance du vin). L'esthétique de Gryphius est toute différente : il évite les longs monologues, les changements de lieu fréquents, les actions multiples, le mélange des genres; il se tient dans la ligne du classicisme renaissant néerlandais et allemand, respecte les trois unités classiques (l'unité de lieu est entendue assez librement, comme dans le « Cid » de Corneille, joué juste dix ans auparavant) et la quatrième unité, non moins importante : l'unité de ton.

BnF
MSS

La seule trace de l'influence formelle des drames jésuites (que Gryphius connaissait bien depuis sa jeunesse) est la division des actes en scènes; encore se croit-il obligé de s'en excuser; au reste, il a pu la trouver en France, où il avait passé un an et beaucoup utilisé les collections de la Bibliothèque cardinale, à Paris. On a prétendu que l'apparition d'un spectre et une scène de magie, au quatrième acte, provenaient de la scène jésuite : rien n'est moins sûr : il y a des spectres (qui servent à l'exposition) dans le « Thyeste » et l'« Agamemnon » de Sénèque, dans les « Perses » d'Eschyle; or, nous avons vu que Gryphius nomme dans sa préface Sénèque et Sophocle comme les auteurs canoniques dans le genre de la tragédie; il y en a dans les tragédies néo-latines des Néerlandais, et particulièrement dans l'« Herodes infanticida » de Daniel Heinsius, 1632, que Gryphius a dû connaître (car il lui a emprunté, semble-t-il, quelques traits dans son épopée néo-latine sur Hérode et le Massacre des Innocents). L'essentiel, pourtant, n'est pas là, mais dans une conception toute opposée du pouvoir royal et du tyrannicide.

Cette opposition résulte déjà de la différence entre les sous-titres de leurs tragédies. L'usage du sous-titre est classique dans le XVII^e siècle allemand, aussi bien dans les pièces latines que dans les tragédies et comédies en langue allemande : en effet, l'action a toujours le caractère d'une parabole, d'une allégorie, d'un *exemplar humanae vitae* : la scène est l'image du monde, comme d'ailleurs inversement le monde est une scène tragi-comique : comédien ou tragédien, bon ou mauvais acteur, l'homme finit toujours par dépouiller ses oripeaux de roi ou de mendiant, et c'est le sens des beaux vers de Vondel, au fronton du portail dorique qui donnait dans l'avant-cour du théâtre du Keizersgracht :

« De weereeld is een speltonneel,
Elk speelt sijn rol en kright sijn deel. »

Les Jésuites parlaient de la *scoena mundi*, et l'expression « Schauplatz herber » (ou : « grimmer ») « Pein », pour le monde, est l'un des clichés favoris du pessimiste Gryphius. On trouve d'ailleurs chez lui des représentations allégoriques concrètes de cette équivalence : ainsi dans le prologue de *Catharina von Georgien*. Quelle est, dans cette perspective, la fonction du sous-titre ? C'est de faire apparaître la règle sous l'exemple, le général sous l'individuel, l'éternité dans l'instant et d'orienter l'esprit du lecteur vers l'interprétation juste. Or, la tragédie de Joseph Simon est intitulée : « Leo Armenus seu impietas punita », celle de Gryphius : « Leo Armenius oder Fürsten-Mord » : cette précision replace la tragédie dans le contexte du débat sur le tyrannicide, le droit de résistance, l'inviolabilité du Souverain. La révolte d'Angleterre l'a rendu particulièrement violent : c'est pourquoi le « Carolus Stuardus » de 1650-1657 est intitulé, plus nettement encore : « Ermordete Majestät oder Carolus Stuardus » : un renversement de l'ordre naturel des termes, unique chez Gryphius, n'est sans doute pas l'effet du hasard : traitant une matière toute récente, puisqu'il ne s'est guère écoulé plus d'une année entre l'exécution du roi et l'achèvement de la tragédie, Gryphius met en garde son lecteur contre une interprétation, si l'on peut dire, anecdotique : il ne s'agit pas de porter à la scène un événement sensationnel, comme le faisaient volontiers les

Réserve à l'usage privé - Loi n° 57.298 du 11.3.1957

Z69

768

